Zeitschrift: SBB Revue = Revue CFF = Swiss federal railways
Herausgeber: Schweizerische Bundesbahnen
Band: 2 (1928)
Heft: 5

Artikel: Vierwaldstättersee
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-779988

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

un peu plus loin au bord de l'eau. En regardant de près, un observateur découvre ici un «moment» pétrifié de l'univers naissant, inscrit en style lapidaire sur les parois de l'Axenstrasse, qu'un refroidissement de l'écorce terrestre transforma en granit. Et vis-à-vis, pour compléter le cycle, se trouve une plastique fantaisiste, sculptée par la nature, dénommée «cathédrale du diable». Ce n'est donc pas le hasard qui divisa le «manus lacus» des vieilles chroniques en «lacs de Lucerne, d'Alpnach, de Kussnacht, de Buochs et d'Uri».

Les poètes sont souvent les pionniers des progrès techniques. Quand Schiller écrivit son «Guillaume Tell», aucune locomotive électrique ne parcourait la ligne du Gothard, roulant au travers les tunnels de l'Axenstrasse, tout près de l'eau. On ne voyait pas de chemin de fer escalader les pointes audacieuses se dressant autour du lac de Lucerne. Nul ne pouvait, à cette époque, s'imaginer qu'un jour des bateaux-salons battraient par douzaines les eaux du lac, de leurs puissantes palettes, pour déverser à chaque arrêt des flots de touristes. Enfin les funiculaires déposant le voyageur à des hauteurs vertigineuses, presque sur le seuil de confortables hôtels, étaient inconnus.

Au point de vue touristique, le Lac des Quatre-Cantons est le canal très ancien reliant le nord au sud, Lucerne devenant la station réceptrice de tout le trafic étranger. Mais voici que dans la suite des temps, l'homme «revient à la nature», et prend goût à l'alpinisme, aux voyages, aux séjours de vacances.

Le Lac des Quatre-Cantons a ses légendes et ses revenants qui remontent aux temps indécis du moyen-âge. Ils inspirent la crainte jusqu'au moment où un rayon de soleil vient dissiper ces fantômes créés par notre imagination.

Pendant la Renaissance, après la première ascension du Rigi et du Pilate, quand la topographie de cette contrée fut connue, puis plus tard, au 17me siècle, le Lac des Quatre-Cantons eut sa gloire littéraire, mais personne ne passait par là qui n'y fût obligé: pèlerins, compagnons en voyage, artistes ou marchands.

Quel contraste aujourd'hui: des milliers de touristes enthousiastes peuplent les flotilles de bateaux à vapeur; en un jour de Pentecôte on voit plus de voyageurs qu'autrefois en dix ans.

Avant que cette ferveur pour la nature ait pu mûrir, voici que se manifeste un nouveau «réveil littéraire» dont Schiller est l'âme. Avec «Guillaume Tell» s'est éveillé chez des milliers de lecteurs le désir de contempler cette merveille désormais classique parmi les lacs alpestres. Par trois fois, Gœthe lui-même a puisé ses inspirations dans la magie de cet incomparable joyau de la nature, et après lui toute une pléïade de poètes et d'artistes, jusqu'à Richard Wagner.

Jusqu'en 1837, de larges barques à rames servaient aux transports, lesquels se dirigeaient ensuite en colonnes par-dessus le Gothard. Fluelen était la station intermédiaire pour le transit avec l'Italie. Les bateaux à vapeur résolurent la question technique; c'est à eux que nous devons l'organisation modèle des horaires sur le Lac des Quatre-Cantons. Aujourd'hui toutes les prévisions sur le développement touristique de la Suisse centrale sont dépassées. Comme un collier de pierres précieuses au cou d'une bien-aimée, les stations de renommée mondiale jettent leurs feux sur les rives du lac. Nous avons la «Riviera du Lac des Quatre-Cantons» s'étendant au sud-est d'Hertenstein jusqu'à Fluelen, passant par Weggis, Vitznau, Gersau, Brunnen, terre bénie où croissent le palmier et le magnolia. Chaque saison apporte un cachet spécial au Lac des Quatre-Cantons: Au printemps, la nappe azurée attend, pareille à une jeune fiancée en voile violet, que les zéphyrs libèrent les eaux de leur prison glacée et leur permettent de franchir les montagnes pour se déverser dans ses ondes. En été, les vagues rafraîchissent les baigneurs sur les plages. En automne, les forêts font couler jusque dans le lac gris de plomb des ruisseaux de feuillages ardents, tandis que les dernières feuilles carminées des hêtres papillonnent dans l'air, puis tombent dans la Reuss qui les emporte vers la mer . . . . En hiver, une légère écharpe de brouillard s'élève au-dessus du lac, jusqu'au ciel où elle se glisse à la caressante chaleur du soleil. Et sur les champs de neige, au Rigi, à Engelberg, jusqu'à Andermatt, de fervents sportifs, lugeurs, patineurs ou skieurs s'en donnent à cœur-joie.

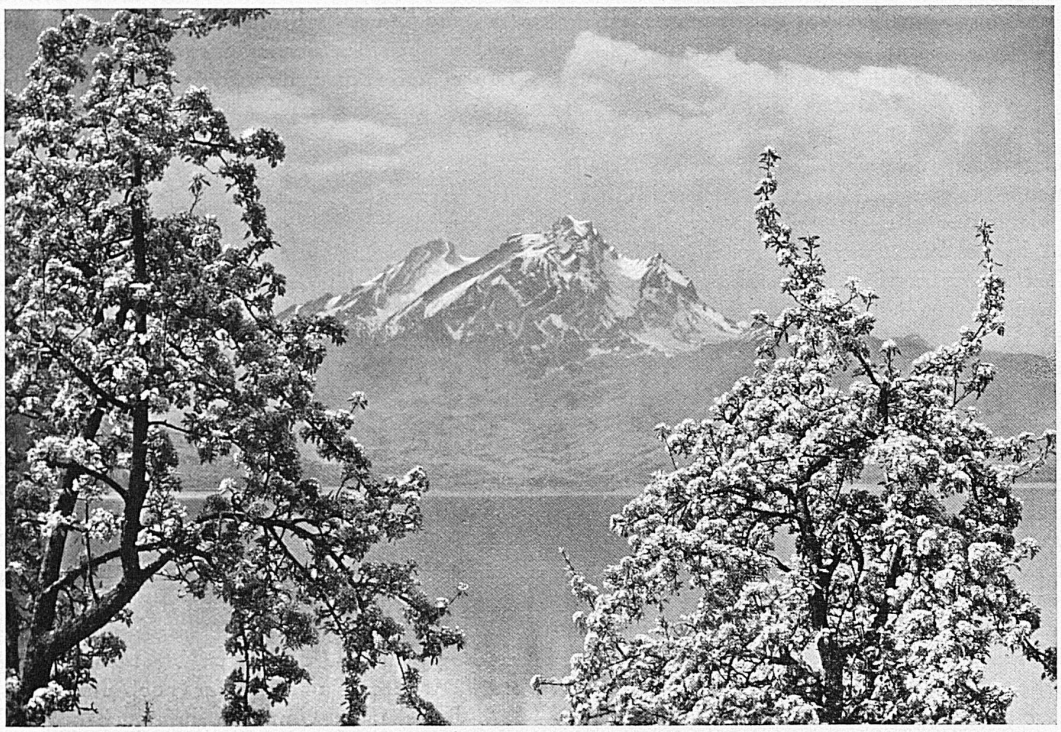
Le Lac des Quatre-Cantons est un livre ouvert de la Nature, dont les chapitres aussi riches que variés traitent des âges primitifs, de la géologie, des légendes moyennâgeuses pour aboutir à notre temps moderne, ère du tourisme et de la technique. S'il n'existait pas, il faudrait le créer, pour qu'il servît de thème au ravissement des milliers de privilégiés qui virent un jour se dérouler devant eux un des films les plus majestueux que dame Nature tient en réserve pour ses admirateurs.

Adapté de l'allemand d'après le Dr. Franz Heinemann.

VIERWALDSTÄTTERSEE

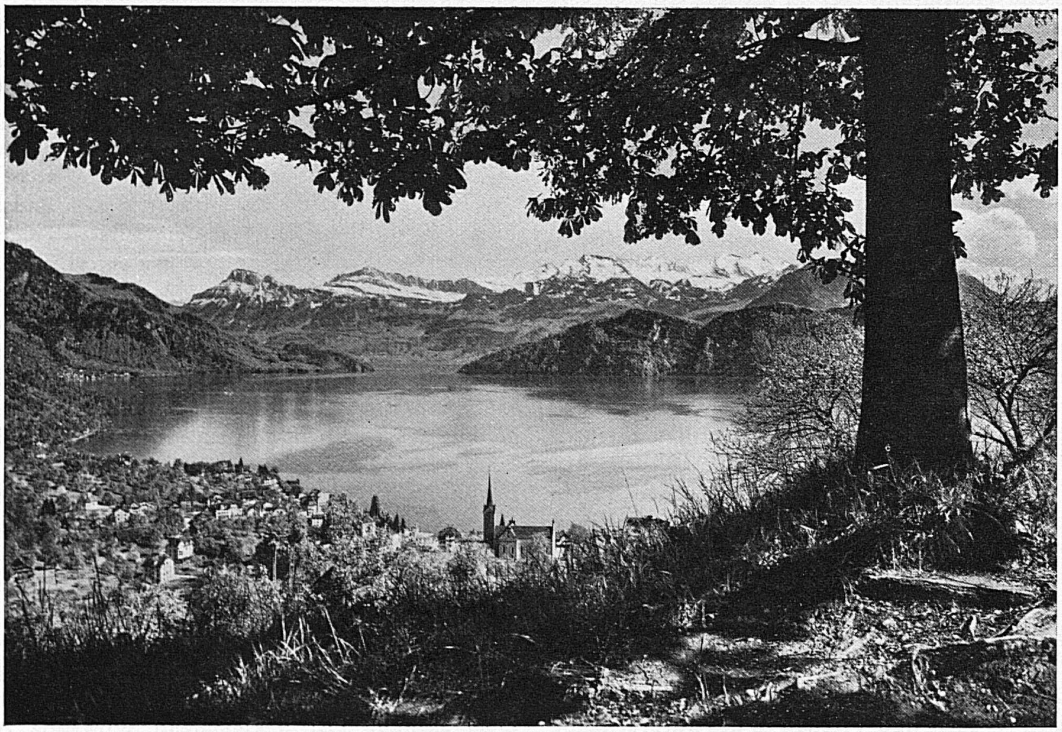
Wenn der liebe Gott im Himmel sich langweilt, da öffnet er eines der Himmelsfenster und schaut hinab auf den Vierwaldstättersee. Nicht etwa, weil es dort die brävsten uud frömmsten Leute gibt — es soll anderswo noch bessere geben — sondern weil der See und das Land darum so arg schön sind, dass sogar Gottvater nicht anders kann, als von Zeit zu Zeit ein wenig hinunterzuschmunzeln, um sich die Hände zu reiben und für sich zu reden: «Das hast du gut gemacht, Weltenschöpfer!» Wer wagte es, nach solchem Urteil etwas Gegenteiliges zu sagen?

Es ist ja schon wahr, es ist nicht mehr alles, wie er es einst geschaffen hat. Aber ist das durchwegs so schlimm? Ist alles Schönste zerstört worden und nur mehr das Alltägliche zu sehen? Mitnichten. Das gilt weder vom Vierwaldstättersee, noch von seiner ersten



Frühling am Vierwaldstättersee
Le printemps aux bords du lac des Quatre-Cantons

Phot. Gaberell, Thalwil



Weggis

Phot. Gaberell, Thalwil

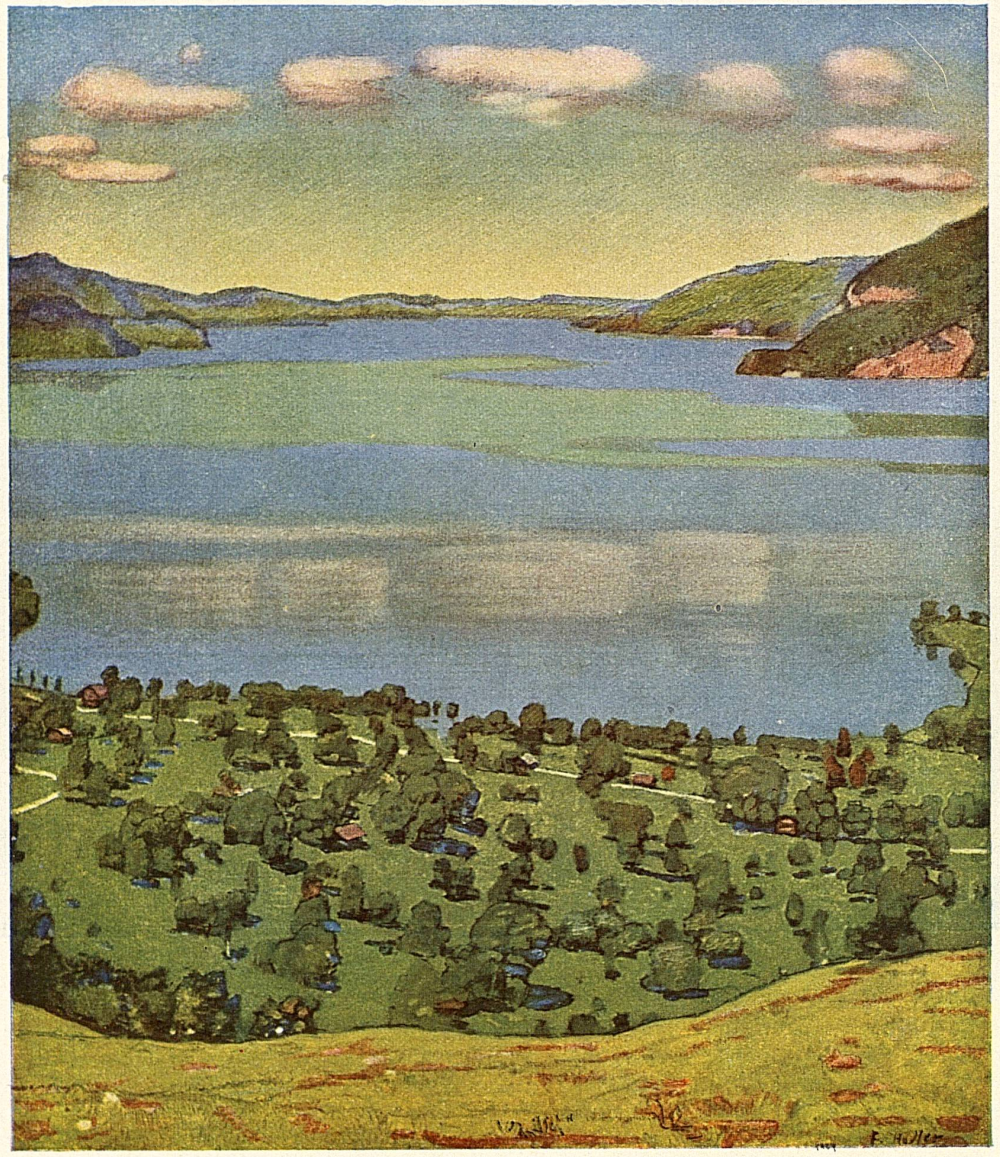
Hüterin, der *Stadt Luzern,* die sich am Seeausfluss immer mächtiger dehnt und den Spruch unter einem der Bilder auf der Kapellbrücke wahrmachen will:

Soll der Ris der Stands-geschichten
Erster Anfang sein! Mitnichten.
War der anfang zwergen-klein,
Risen gross dass End soll sein.

Wenn sich in den hundert Jahren auch vieles geändert, mancher malerische Winkel, manches idyllische Plätzchen, viel wertvolles Altes verschwand, so ist doch in und in der Nähe der Stadt noch viel Schönes und an Wert Gewichtiges zu sehen. Doch lassen sich die Bilder, wie Luzern und seine Umgebung sie bieten und die vom Hauch eines stillen, schönen Geheimnisses umflossen scheinen, in ihrer malerischen Kraft und in ihrer tiefen Stimmung nur schwer beschreiben. Man wagt sich kaum an die Arbeit des Schilderns. Es geht uns mit den Naturschönheiten wie mit dem farbenbunten Schmetterling, der im Sonnenschein an uns vorüberflattert. Du wirfst den Hut nach ihm und nimmst den neckischen Falter gefangen, um seinen schimmernden Mantel in der Nähe zu besehen. Doch verwischest du mit der Berührung den Glanz, tötest die Farben. Übrigens — was sollten wir zuerst schildern, was in erster Linie preisen? Die Seebucht von Luzern, in der sich malerische, alte und pomphaft neue Häuserfassaden, starke Mauern grauer Türme und von der Sonne braungesengte Holzbrücken spiegeln? Die eilig dahinfliessenden Wasser der Reuss mit den lustigen und lebhaften Geschwadern von Wildenten, Taucherli und Möven, den baumüberhängten stillen Uferwinkeln, wo vielleicht nur ein hohes und einsames Kreuz im Wasser sich spiegelt oder ein weisses Kapellchen in die Ferne grüsst? Das malerische Gesamtbild der in schalkhafter Regellosigkeit auf die grüne Landschaft hingesäten, hier zusammengedrängten, dort frei und breit sich entfaltenden Gruppen von stattlichen Häusern oder diese einzelnen Gruppen selbst, die sich hier an den See, dort an einen Waldrand schmiegen oder sich um eine Kirche scharen? Die liebliche Vereinigung der weichen Linien der Hügel- und Seelandschaft mit dem mächtigen und herbgestimmten Pathos der Berge? Wer mag entscheiden? Mir scheint, das alles zusammen ist erst das vollendete Gemälde, dessen Zauber auch die köstliche Malerei nicht wiederzugeben vermag. So ist es auch mit den übrigen Seekammern, die reich sind an anziehenden und lieblichen Bildern, und es ist schwer zu sagen, soll man sich mehr freuen an der abwechslungsreichen Ufergestaltung des Meggergeländes, den stillen Buchten und kecken Felsvorsprüngen drüben am Bürgen, den wie hohe Wunder auf Silbergrund liegenden Inseln bei Altstad oder an den romantischen Schlössern von Meggenhorn und Neu-Habsburg, wobei neben dem letztern, vom poetischen Gerank der Sage umsponnen, die Überreste der alten Habsburg aus Grün und Wasser träumen. Von Süden und Südosten schauen die Alpen über Duft und Wolken herüber zum gottgesegneten *Meggerland.* Schon halb in den Falten der Berge schmiegen sich Weggis und Vitznau in das aufbrechende Grün und Weiss der Obstbäume und in das Schwarz der Bergtannen.

Man lernt den Vierwaldstättersee eigentlich nie so genau kennen, dass uns nichts mehr neu und überraschend wäre. Jahreszeit, Sonnenstrand und Wetter spielen über den originellsten Schweizersee in so vielen Tönen und Abstufungen, dass er immer wieder ein anderer an Farbenspielen und Stimmungen ist. Ich denke an einen Frühlingstag an der Seebucht von *Weggis.* Die Kirschbäume blühten bis weit in die Flühe des Rigi empor; bei den Bauernhäusern streuten die Birnspaliere ihren Blütenschnee auf die Wege; zartrote Pfirsich- und Mandelblust hauchte die wärmern Töne in das weisse Blütenbild, und schon schauten die rötlichen Apfelblüten aus den halboffenen Knospen. Ein Gang durch das Dorf Weggis war ein ganz besonderer Genuss: Tulpen, Vergissmeinnicht, Goldlack, die verschiedenen Arten Primeln, besonders auch die leuchtende Alpenprimel, Goldregen und blaue Glyzinen hatten Teppiche vor und über die Bauernhäuser gehängt. Das Dorf war buchstäblich von einem Meer von Blüten überschwemmt, und dieses Meer säumten dem Ufer entlang die dunklen Büsche der Feigen und des Edellorbeers. Und unvergesslich ist mir ein Sommermorgen in *Vitznau,* dem Eingangstor zu den Herrlichkeiten unseres einzigartigen Rigiberges. Über den Rigi sandte die Sonne die ersten Strahlen auf den Bürgenstock, während unser Ufer noch im tiefen Schatten lag. In scharfen Umrissen hob sich jede Tanne von den jähen Felsen des Bürgenstockes, über die her die Alpen schimmerten. Alles spiegelte sich bis in die Einzelheiten so klar im See, als wäre es nicht Spiegelbild, sondern eine wirkliche Welt, was aus dem Kristall des Wassers schimmerte. Dazu eine köstliche, prickelnde Frische in der Luft, ein herber, stählender Grundton im ganzen Bild. Dann ein Sommerabend. Alles war warm und rosenrot überleuchtet von der Vitznauerwand, die, von der Sonne angeglüht, zu brennen schien. Selbst der See hatte eine Farbe, glühte und flammte, als schwämme er voller Rosen. Eine Nachtigall schlug in den Büschen über dem Dorfe. Endlich ein Oktobertag in *Gersau,* das mollig und warm vom Ausläufer der Rigi-Hochfluh umfangen ist. Licht und Duft, aber keine Konturen. Nur schimmerhaft leuchteten die Häuser von Beckenried und die Kirchen von Buochs und Ennetbürgen über das Wasser. Die Felsen des Niederbauens umflatterte durchsilberter Nebel wie die abgerissenen Gedanken eines Träumers. Lasten von Früchten, als müssten die Bäume brechen, glänzten aus Gärten und Matten. Mächtige Ulmen stachen in die goldigwarme Luft. Und über allem lag der tiefe Friede einer Natur, die Augen und Sinne berückte mit ihrer Schönheit. Es schien alles wie ein märchenhafter Traum.

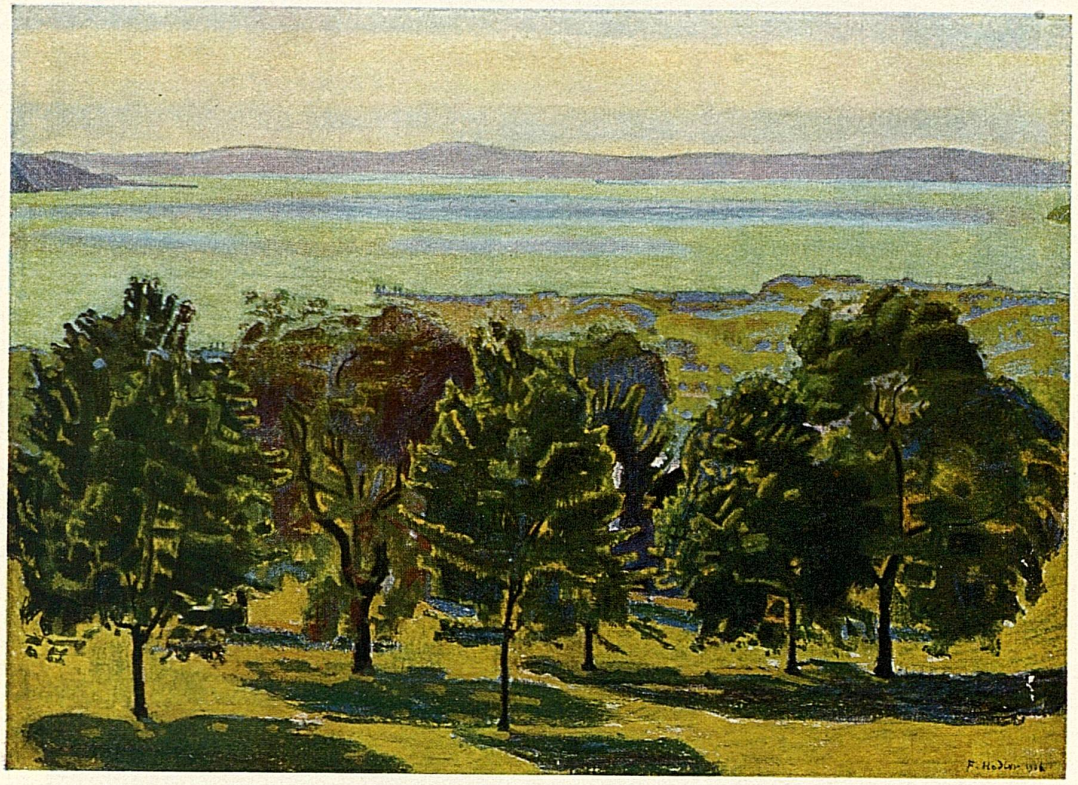
Ein Gang von dem idyllischen *Hertenstein,* wo einst heidnische Götter ihre Sommerfrische verbracht haben sollen, nach Weggis und Vitznau ist die Krone der Genüsse. Der Ausdauernde und Nimmersatte wird ihn vielleicht gleich nach *Brunnen* ausdehnen, wo das vom Urirotstock überwuchtete Schönheitswunder des Urnersees sich anschliesst. Eine im ersten Augenblick der Überraschung fast beklemmend wirkende Alpenlandschaft tut sich auf, zu der die blaugrüne Färbung und die traumhafte Reglosigkeit des Sees und die grüne



Thunersee von Gwatt aus / Le Lac de Thoune vu de Gwatt

Gemälde von Ferdinand Hodler

Mit Genehmigung des Verlages Rascher & Cie., Zürich



Kirschbäume am Genfersee / Cerisiers au Léman

Gemälde von Ferdinand Hodler, im Privatbesitz von Dr. h. c. Ferd. Rothpletz, Ing., Bern

Mit Genehmigung des Verlages Rascher & Cie., Zürich

Waldufereinsamkeit drüben beim Schillerdenkmal in einem lieblichen Gegensatz stehen. Etwas westlich ragt auf Pfeilern über dem Wasser das uralte Wirtshaus zur *Treib,* das noch den ersten Morgenschein der Schweizerfreiheit gesehen hat und uns anschaut wie ein Vermächtnis aus alter Zeit.

Es flutet heute der Strom der Reisenden an ihm vorbei zur Bahn nach *Seelisberg,* das oben auf der Felsterrasse mit seinem Seelein und seiner Kapelle den blauen Himmel bestaunt und das merkwürdige Geschehen, das es hier erstehen liess, selbst nicht fassen kann. Über Brunnen steht wie ein klotziger Riesenamboss der Frohnalpstock, der an seinen mächtigen Flanken Axenstein und Stoos hegt. An seinem Fusse zieht die Axenstrasse sich hin. Wer kann zu dem, was über ihre Schönheit und Grossartigkeit schon gesagt wurde, noch Neues fügen? Der eine bewundert die Fernsicht, die wild zerrissenen, zertrümmerten und im Weltleben wellig geschichteten Felsen, die kühne Anlage der Strasse, die Tiefblicke auf den See. Andere preisen die ewig wechselnden Farben des Wassers, das manchmal im tiefsten Türkisblau strahlt, dann wieder mit dem Grün des Smaragdes wetteifert, bei Föhn und Sturm aber, die die Wasser in haushohen Wellen an die Felsen schmettern, vom fahlen Weiss bis zum düstern Schwarzgrün alle Farbentöne zeigt. Dazu kommt, um eines der schönsten Seebilder zu schaffen, die freundliche Helle der Bucht von Brunnen, gesellt sich der grüne Hochaltar von Seelisberg, kommt die baumumrauschte stille Rütliwiese, versteckt in Buchen- und Tannengrün. Es zeigt das malerische Bauen sich, dessen wetterbraune Häuser am Ufer stehen und einen stimmungsvollen Rahmen bilden um das Denkmal Zwyssigs. Überstotzig fast türmen sich die Hänge des Bauen auf. Die Erinnerungen, welche die Tellsplatte umstreben, verlangten, dass wir eine Stunde uns mit ihnen beschäftigen. Allein die Eindrücke der Umgebung sind übermächtig, und sie führen die Gedanken fort zur Quelle des Tellmythos, nach Flüelen, Altdorf und in das stille Bürglen. Doch halt: Noch fesselt uns die Schönheit des Sees.

Die Sonne geht zur Rüste. Es leuchtet der Alpenkranz, von einem überirdischen Glanz umstrahlt. Heute staunen wir ob den Wundern, die ein gütiger Himmel dem Erdenfleck um den Vierwaldstättersee geschenkt hat. Und wir erinnern uns in stillem Denken des Dichterwortes:

Hier ist holder Friede!
Hier quillt in nie erschöpfter Kraft und Fülle
Der Jugendbrunnen aus der Märchenwelt,
Und fast geblendet schweift der trunkne Blick
In eine Welt voll Schönheit und voll Licht.

I DONI DELLA PRIMAVERA

Il primo dono che la primavera mi fece, furono le mammole. Era ancora febbraio, e già esse si aprivano fra l'erba dell'orto, contro il muro della casa, e già regnavano anche nel mio studio, su tutto un popolo di libri e carte. Quando levavo il capo dal volume di qualche grande morto, mi sentivo sul volto il fiato di quella loro piccola vita. Quando tornavo da un viaggio, il loro mite profumo, diffuso in tutta la stanza, pareva che, in sull'entrare, mi abbracciasse, avvolgendo di tepore la mia anima mortificata dai geli dell'inverno.

Subito dopo le mammole, fiorirono, più o meno alti sui prati, i mandorli, bianchi, e i peschi, rosei; fiorirono, nei luoghi umidi e solatii, le primule, così aperte e ridarelle; fiorirono, nei giardini, certi arbusti esotici, venuti forse dall'Oriente, che non hanno nemmeno un nome, credo, nel linguaggio di noi Cristiani: l'uno bianco, l'altro rosso, l'altro tutto giallo, da capo a piedi, come un migliaio di primule messe insieme. Già prima di loro, avevo veduto la mimosa aprirsi, meraviglia suprema, tutta bella e tutta d'oro, contro le vette bianche di neve; di modo che ora non sapevo proprio più capacitarmi di tanta nuova abbondanza di gioia; e andavo da un mandorlo all'altro, da un pesco all'altro, stupito, sentendo bene che nè le mie mani, nè la mia casa, nè il mio cuore, bastavano più a contenere tutta la bellezza di quel principio d'aprile.

Che dire poi di quello che succede ora? . . . È spettacolo che male patisce di essere costretto e fermato in parole. In pochi giorni la primavera si è estesa dal piano fino al monte; milioni di erbe, milioni di foglie, milioni di fiori. I suoi doni ormai così numerosi, per chiunque veda e senta, come le gocce del mare, come le stelle del cielo. A ogni nostro passo, essa ci offre qualche miracolo nuovo: qui un ciliegio fiorito, candido e tremulo contro l'azzurro, assai più commovente, davvero e purtroppo, di molte creature umane; là, una così folta e grande moltitudine di peri e di meli in fiore, che sembra di camminare per un pezzo fuori della terra, in un mondo più colorito e olezzante; ovunque, esultanza di nidi, ebbrezza di frulli e voli, canti vivaci e impazienti; ovunque ancora, gioia di acque libere e felici, ruscelli che vanno via svelti svelti cantando, torrenti che gridano nelle forre, cascate che cadono giù dai monti con un balzo che non è dolore, ma gioia, anzi beatitudine perfetta, estatica e, quasi, non terrestre.

Anche ciò che, veramente, non sarebbe soltanto della primavera, pare cosa sua, vestita del suo colore, lieta del suo gaudio. Suo è questo concerto di campane che suona e suona nel pomeriggio sereno, accanto al villaggio bianco e biondo; suo, questo gioco di bambine che, immemori di noi e del mondo, non parlano più voce umana, ma piuttosto il linguaggio delle rondini e delle fonti; suo, questo cielo così sincero e benigno, che ci pare di reggere sul capo come un grande azzurro fiore fatto apposta per noi, per i nostri occhi non mai sazi e non mai stanchi, per le nostre anime non meno alate dell'allodola che abita il regno del sole. *Giuseppe Zoppi.*

CHANTUNET RUMAUNTSCH / LA NAIV IN MEG

A flöchs crouda la naivetta
Ogni flur al ögl zuppand,
Ün linzöl d'inviern as stenda
Sur da 'l verd uschè brigliant.

L' üml', amabla violetta
Suot la naiv as sepulit,
L'apparat da prümavaira
Co dandettamaing svanit.

Eau crid per te, viola,
E crider stuvess per me!
Eguel' sort 'm ais reserveda!
Mo chi cridarò per me?

Gian Fadri Caderas.